

et les archives sur lesquelles elles se fondent manquent également, de ce point de vue. Voilà au bout du compte, la seule critique que peut faire un esprit curieux et soucieux de valider ce qui est neuf ou pas, ce qui est répété depuis des décennies. L'essentiel est bien entendu de témoigner à René Estienne notre admiration pour avoir conduit ce projet éditorial, tel une riche campagne à la Chine bien menée, et *in fine* livrer un ouvrage de référence sur les Compagnies des Indes françaises. Ce travail, d'une érudition jamais ennuyeuse et propice au « dépaysement » des idées, témoigne de son engagement indéfectible et de son grand dévouement de conservateur, au service du public, des archives, et d'une ville, Lorient. Lorient et ses mémoires qui s'estompent, voire qui s'éparpillent désormais sur une toile qui n'est plus celle des voiles des vaisseaux des Indes, celles dont les penons donnaient la direction du vent aux capitaines et pilotes quittant les rivages de Bretagne.

Sylviane LLINARES
professeur des universités, Université de Bretagne-Sud

Olivier LE DOUR et Grégoire LE CLECH, *Les huguenots bretons en Amérique du Nord*, 2 vol., Rennes, éd. Les portes du Large, t. I, 2012, 694 p., t. II, 2013, 734 p., ill. n. b. et coul.

Les ouvrages, de taille imposante, publiés par Olivier Le Dour sur le devenir des huguenots bretons établis en Amérique aux XVII^e et XVIII^e siècles, s'inscrivent dans un objectif d'ensemble qui est de raconter l'histoire des Bretons en Amérique du Nord. Après avoir rédigé un premier volume consacré au temps de la ruée vers l'or de Californie (1848)⁸, l'auteur s'est intéressé, cette fois, à la période couvrant l'Amérique coloniale anglaise. L'historien s'appuie sur les travaux du généalogiste Grégoire Le Clech, décédé en 1990, qu'il associe comme co-auteur de son ouvrage.

Olivier Le Dour a immédiatement constaté qu'une grande partie des migrants de cette époque étaient des huguenots. Les travaux assez nombreux effectués sur les communautés calvinistes de la province aidaient à les identifier. C'est le résultat de cette quête qui est présenté dans les deux volumes copieux de plus de 700 pages !

Remarquons d'emblée le sérieux et la rigueur dans le travail : la bibliographie est exhaustive. Le résumé de la situation des huguenots bretons au XVII^e siècle au début du premier tome est bien maîtrisé. Les faits avancés sont appuyés par de nombreuses notes documentaires. L'ouvrage se situe donc dans la catégorie des ouvrages à caractère scientifique, tout en étant agréable à lire et abondamment illustré. L'érudition de l'auteur est impressionnante, elle se confirme dans la précision des annexes, en

8. LE DOUR, Olivier et LE CLECH, Grégoire, *Les bretons dans la ruée vers l'or de Californie*, Rennes, Éd. Les portes du Large, 2006.

particulier dans l'index de 14 000 noms clôturant le deuxième tome. Le chapitre de conclusion évalue sans fard les enjeux et les risques d'un travail essentiellement nourri de recherche généalogique et de mémoires familiales : manipulations diverses, usages de stéréotypes et constructions de mythes. Olivier Le Dour évoque à juste titre les classiques prétentions nobiliaires associant « protestants bretons, donc gentilshommes », mais soulève également les approximations récurrentes : « tous nantais » ou « émigrations de fratries »...

Sur le fond, un tel *opus* souligne l'impact historique de quelques familles et quelques individus issus des communautés huguenotes. Parmi les quelques milliers de calvinistes bretons, seule une minorité a choisi le chemin de l'émigration. Et parmi eux, un très faible pourcentage a tenté l'aventure américaine, où tout alors était à créer, dans des conditions dangereuses et difficiles. Le départ vers le Nouveau Monde a été généralement le fait de deuxièmes ou troisièmes générations de fugitifs, après un séjour intermédiaire en Hollande et surtout dans les îles Britanniques, ce qui explique d'ailleurs la surreprésentation des réfugiés de la partie nord de la Bretagne. C'est l'écume de la vague de la grande migration vers le Refuge qui a atteint l'Amérique. Et, pourtant, cette mince frange y a laissé une trace notable, tout particulièrement en Caroline du Sud, qui représente à elle seule la moitié du volume de ce tome.

Les travaux d'Olivier Le Dour et de Grégoire Le Clech ouvrent de nouvelles pistes. Les historiens connaissaient bien l'émigration huguenote bretonne des années 1680 et suivantes, autour de la Révocation de l'édit de Nantes, assez bien documentée, ne serait-ce que par les contemporains des événements. On pense à la liste établie par le pasteur Du Soul, de Rennes. Mais on ne sait pas grand-chose, sinon pour quelques lignages nobles, des protestants déracinés dès le dernier tiers du *xvii*^e siècle. Comme dans d'autres provinces du Royaume, l'éradication du protestantisme a été réalisée en deux étapes : lors des guerres de Religion qui culminent ici sous Mercœur, puis sous le coup fatal de Louis XIV en 1685. Olivier Le Dour nous montre en sus une émigration plus faible, mais sensible, dès les années 1630.

L'auteur a organisé ses ouvrages sur un plan géographique. Le premier tome s'intéresse aux colonies méridionales de l'Amérique du Nord, depuis la Floride jusqu'en Virginie, le second remonte des *Middle States* jusqu'au Canada.

Disons d'emblée que le premier tome est le plus intéressant pour qui s'intéresse au devenir des fugitifs bretons. Les sources utilisées par l'auteur proviennent essentiellement de la mémoire des familles établies outre-Atlantique. Ce sont à la fois les plus précises et les plus convaincantes, en particulier celles transmises par les émigrés originaires de Vitré, issus pour la plupart de milieux sociaux ouverts depuis des générations aux échanges internationaux : les Ravenel, Du Bourdieu ou Hardy, liés aux Saint-Julien. Comme eux, les Marbœuf, venus de Vieilleville, et plusieurs autres font souche en Amérique. Tous n'y sont pas restés, à l'exemple du

jeune Olivier de La Muce, gentilhomme huguenot du pays nantais, un des fondateurs de Manikin Town en Virginie.

Les Vitréens ont été les plus heureux. Reconstituant leur fortune à partir de rien au milieu des forêts et marécages de Caroline, ils ne tardent pas à y fonder des dynasties patriciennes... Leurs vastes plantations de coton puis de riz n'étaient pas si éloignées de l'antique fortin de Charlesfort élevé sur le littoral au temps de Coligny. Olivier Le Dour n'élude pas le grave problème moral posé par le recours à l'esclavage chez ces grands propriétaires du Sud. Il faut attendre deux ou trois générations pour que des voix s'élèvent au sein du groupe pour dénoncer les atteintes à la liberté commises par les descendants d'anciennes victimes de l'arbitraire...

Concernant d'autres familles, les sources utilisables sont ténues. On atteint là les limites de l'exercice qui consiste à répertorier l'intégralité d'un groupe humain quand les informations manquent. Les auteurs de l'ouvrage font volontiers appel aux ressemblances patronymiques pour repérer des Le Breton, Péron, Le Roy, Des Landes, et bien d'autres. Reconnaissons qu'Olivier Le Dour prend les précautions d'usage et recourt volontiers au conditionnel. Peut-être aurait-il fallu ne pas développer ces cas, sinon pour une information de nature quantitative.

Le deuxième tome reste toujours aussi intéressant. Il nous fait suivre des « coureurs des bois » canadiens, des soldats du régiment de Carignan, des pionniers *yankees* ou des combattants de la guerre de Sécession. L'espace choisi est fait de marges politiques : Français, Hollandais et Britanniques s'y côtoient et éventuellement s'y combattent. Et les trajectoires familiales sont à l'avenant.

Le problème ici est que les huguenots annoncés dans le titre sont singulièrement absents ou à peine identifiables. L'auteur le reconnaît volontiers lui-même : la plupart de ses migrants ne sont pas clairement huguenots. Un exemple : les Bruzai qui sont les héros du chapitre 4 du tome II. « La présence de cette famille sur les registres catholiques sous le régime de l'Édit de Nantes nous indique que nous avons, selon toute probabilité, affaire à un catholique ». Ce n'est, en effet qu'aux générations suivantes, de l'autre côté de l'Atlantique, qu'ils deviendront protestants à la suite de mariages avec des Hollandais. Le cas de Pierre Garmeaux, héros du chapitre 2 du tome II, laisse également perplexe. Ce natif de Plougonven est aussi catholique que son père Marc qui figure déjà dans les registres de la paroisse. Le fait qu'il ait eu peut-être une grand-mère protestante dans le comté de Nantes ne fait pas de son manoir de Goasvalé une huguenotière ! Le lecteur croise, à l'occasion, d'authentiques huguenots bretons, comme René Poupart, issu de l'Église protestante de Blain, qui s'établit à New-York après avoir tenté sa chance au Québec. Dans ce deuxième tome l'auteur n'a pas souhaité exclure ceux qui, étant bretons, étaient catholiques, et étaient tout autant acteurs de la petite histoire des établissements de l'Hudson.

Quoi qu'il en soit, ces deux tomes retracent des pages étonnantes, celles de relations oubliées entre la Bretagne et l'Amérique. Olivier Le Dour, en multipliant ces

biographies imbriquées qui pourraient sembler anecdotiques, nous parle d'universel : les espoirs, les joies, mais aussi les larmes. La vie.

Jean-Yves CARLUER
maître de conférences honoraire en histoire contemporaine,
Université de Bretagne occidentale

Joseph CONAN, *Lettres d'un capitaine terre-neuvas*, édition préparée et présentée par Martine COCAUD et Jean-Michel AUFFRAY, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mémoire commune », 2013, 166 p.

L'édition de mémoires, carnets, souvenirs et correspondances privées demeure une valeur éditoriale très sûre et ce n'est pas le centenaire de la Grande Guerre qui risque de la ralentir – d'autant moins qu'ont été lancés de multiples appels à contribution et à la sortie de manuscrits inédits des placards, greniers et malles d'osier oubliées. La documentation qui fait le sujet de l'ouvrage critiqué ici provient, elle, d'un dépôt public, les Archives municipales de Saint-Brieuc (10 Z 5). On regrettera simplement que les éditeurs ne signalent pas comment la correspondance visée est entrée dans les collections des archives, puisqu'il ne s'agit évidemment pas d'un versement d'une administration.

Les « lettres » de Joseph Conan (1821-1880) sont celles d'un capitaine de marine marchande (en étendant cette notion à la grande pêche), adressées principalement à son armateur, encore qu'il y ait quelques autres missives à destinataires différents (un consul de France, un beau-frère...). Le corpus est relativement limité (les lettres proprement dites couvrent 100 pages, notes comprises). Les lettres sont de longueurs très différentes, un certain nombre ne dépassant pas quelques lignes. L'intérêt de cette publication n'en est pas moins certain.

Il ne s'agit pas d'une correspondance familiale, privée, personnelle. Les lettres ici rassemblées sont uniquement des documents commerciaux, voire techniques dans la mesure où, s'agissant de navigation à but lucratif, les questions proprement liées aux bâtiments, sans même parler de l'équipage ou de la cargaison, sont omniprésentes (mâturation, voiles, filins, carénage, calfatage) – et pour cause, un navire en mauvais état ou hors d'état de naviguer étant de peu d'utilité pour livrer des marchandises et faire faire des profits à son armateur, ce qui est le premier objectif et la moindre des choses, faute de quoi le métier cesserait d'avoir un quelconque intérêt.

L'essentiel de la correspondance porte sur une assez courte période (avril 1853-août 1857) avec un appendice correspondant à une très brève reprise d'activité de Joseph Conan (janvier-mai 1862). Comme on l'a dit, les lettres du capitaine à l'armateur sont celles d'un homme chargé d'une mission qui rend précisément